

le 22 Octobre 1878

Mademoiselle,

d'une guise bienveillante que vous voulez bien me le reprocher est faite pour me confondre. C'est moi qui suis coupable de ne pas avoir accusé réception du Prométhée de M. Lipiner que vous même fait envoyer. J'attendais pour le faire que j'eusse lu votre biographie par Komper et par M<sup>lle</sup> Jelling.

Ne voulant pas que la correspondance que vous avez si gracieusement entamée avec moi fût pour vous l'occasion d'une dépense quelconque, j'ai prié, il y a quelques semaines, mon libraire de me faire venir ces brochures : je croyais qu'il saurait de brochures et même de petits livres. Mon libraire a fait de vaines recherches dans ses catalogues pour en découvrir l'éditeur et la date de publication. Je l'ai prié alors de faire prendre des renseignements de un commissionnaire

App de Leipzig. La réponse du commissionnaire me sera portée  
ce soir. Il était entendu avec mon libraire que si le correspon-  
dant de Leipzig ne parvenait pas à mettre la main sur  
les brochures en question, je vous écrivais pour vous deman-  
der des indications plus précises, tout en vous priant de ne  
pas vous mettre en frais. Et en tous cas, après lecture des li-  
vres, je comptais avoir l'honneur de vous écrire et de vous  
supplier de ne pas vous charger, pour moi, de la dépense  
de l'envoi. Votre extrême courtoisie a déjà mon calcul, et  
elle a été aidée par la lenteur du commissionnaire en  
question, qui me fait attendre sa réponse depuis le commen-  
cement du mois. Veuillez, Mademoiselle, croire au profond  
sentiment de gratitude que m'inspire votre délicate atten-  
tion. Les dimensions des biographies qui vous ont été consei-  
rées ne répondent pas tout-à-fait à mes desirs. L'ai-  
pas encore eu le loisir de les parcourir, ne les ayant reçues que  
ce matin. Mais il me semble à première vue que les ren-  
seignements que j'y trouverai ne sont guère plus étendus  
que ceux que donne Kurz, dans son histoire de la littérature.  
J'aurai, je crois, à vous adresser une ou deux questions dans  
les limites, bien entendu, que vous avez si noblement tracées.

J'ai été, au instant, un peu dérouté par le fait que j'ai trouvé dans le deuxième et dans le troisième recueil de vos poésies des morceaux qui, logiquement, trouveraient mieux leur place dans le premier. Le premier volume s'ouvre par ces plaintes éloquentes, qui, dès l'abord, ont marqué l'exécution d'un vrai poète, d'un grand poète; dans le second, on est, au premier abord, détourné du noyau enchaînement des sentiments et des faits, par la rencontre de chants pleins d'espérance et de joie, qui viennent après les autres. Après réflexion, j'ai pensé qu'il n'y avait là qu'un accident de publication, et qu'à l'avenir ou par un hasard d'édition, c'est au lecteur que vous voudriez laisser le soin de construire le drame que racontent vos poésies. En tous cas, je m'engage à ne pas dire un mot de vous que vous n'ayez approuvé et qui par conséquent ne soit exact. Si donc vous voulez et pouvez, m'en accorder l'aveu, très bien, j'aurais l'honneur de vous envoyer mon manuscrit quand il sera fait et terminé, pour vous mettre à même d'en faire disparaître toute interprétation fautive. C'est à la fin de l'hiver que cet envoi pourrait vous être fait. Je vais relire d'un bout à l'autre vos recueils, et puis commencer la rédaction. Le travail sera lent à cause de mes nombreuses occupations. J'ai été occupé l'hiver dernier, à peu

temps, une partie de l'île, et je me suis encore occupé à faire un choix  
des oeuvres du fondateur de notre journal, de M. Neff, et, pour  
le publier. Et tout en me livrant à ces feuilles ininterrompues, je  
songeais au projet que j'avais formé, il y a deux ans déjà, de faire  
connaître à la France les poètes Grecs autrichiens. Je deman-  
dai votre adresse à deux de vos compatriotes, cette adresse à M.  
de Brandt, anciennement attaché à l'ambassade d'Autriche à un  
titre quelconque: il l'ignorait. Je pris alors le parti de la faire deman-  
der à un de vos libraires, à M. Braumüller, si je m'en souviens,  
et mon indiscretion m'a porté bon heur, puis que vous avez bien voulu  
me la pardonner. Quant à vos oeuvres, il y a longtemps,  
très longtemps que des extraits au moins m'avaient frappé.

Il y a bien quinze ans que ma mère m'a fait cadeau, pour  
la Noël, du *Blüthenkranz deutscher Dichtung* par Gottschall.  
*Gabe*, *In einer Dämmerstunde* m'ont tout de suite gagai, séduisit.  
Plus tard, j'ai remarqué, je ne sais où, le *Sommerabend* qui se  
trouve dans votre second recueil, je crois, et il m'a paru que c'é-  
tait là une des plus merveilleuses *Naturpoesieen* que j'aie jamais  
rencontrées. Elle m'a paru de pins m'a semblé cabriolet, et  
c'est ce nouveau qui m'a déterminé à me procurer les recueils  
tout entiers. Voilà, Mademoiselle, puisque vous voulez bien vous  
y intéresser, l'histoire bien simple de la connaissance que j'ai  
faite de vos oeuvres. Je serai heureux de vous venir à mes



compatriotes, et je n'aurai qu'un regret : celui de n'être pas  
 moi-même poëte afin de donner à mon admiration sa  
 véritable expression.

Mon étude sur Feuchtersleben est terminée. Elle est  
 devenue longue, car je l'ai faite avec entrainement. Feuch-  
 tersleben est un médecin de l'âme ; il y a dans toute son œuvre  
 une vertu fortifiante, un souffle balsamique qui vous pénètre  
 et vous vivifie. C'est un sage de l'antiquité mais avec une  
 tendresse contenue, recueillie, exquise, que n'ont pas connue  
 les Stoïciens, ses ancêtres. Vous l'avez caractérisé ou ne peut  
 mieux dans le morceau consacré à sa mémoire. Et à ce propos,  
 ne permettez-vous de vous demander s'il n'y a pas une  
 faute d'impression dans les deux vers : Du liestest deiren  
 Wurzeln Kranz sich fest ins Herz der Wurzeln schlagen. La  
 répétition du mot Wurzeln est-elle voulue ? Vous me trouvez  
 peut-être bien inintelligent, mais ce sont les seuls vers qui  
 m'aient un peu arrêté. D'ailleurs j'ai trouvé des fautes d'im-  
 pression, des contre-sens qu'il m'a été facile de corriger.

Feuchtersleben formera avec Betty Sackl, Senau et Grün  
 le premier volume de mon ouvrage. Quand il s'agira du  
 second volume, je vous prierai de m'aider à faire mon  
 choix. Vous me trouverez sans doute bien osé de vous adresser  
 tant de prières, mais l'habituel et ordinaire bienveillance que vous

me téméraire, m'a encouragé et me fait peut-être dépasser  
les limites.

Je vous remercie infiniment de l'éloge des poésies de la  
baronne de Knorr. Je connaissais le nom, mais non point les  
œuvres. Je vous suis également reconnaissant de m'avoir fait  
connaître le Prométhée de M. Ripiner. Il y a des passages superbes,  
mais l'œuvre reste dans le genre épique auquel je ne pourrai  
guère toucher. En tous cas, je promets à M. Ripiner de le nommer  
dans la préface, et s'il lui arrivait, d'ici à la publication de mon  
ouvrage, de publier fût-ce le plus petit recueil de poésies lyriques  
proprement dites, je lui accorderais certainement plus que quelques  
lignes. Dites-lui qu'en tous cas son nom sera prononcé.

En finissant pour aujourd'hui, laissez-moi vous dire combien  
je souhaite ardemment que votre santé se raffermisse et qu'elle  
vous permette d'ajouter de nouveaux bijoux poétiques à ceux  
qui composent votre corinthe si riche. J'aurais espéré un instant  
que votre exposition vous attirerait à Paris. Mais je comprends  
que vos montagnes aient exercé sur vous un attrait plus puissant.  
Je les ai admirés — de loin, dans des albums <sup>superbes</sup> ~~admirables~~ exposés  
au Champ de Mars par un photographe de Salzbourg, et j'ai compris  
qu'une partie du génie poétique de l'Autriche était due à sa  
belle nature.

En vous remerciant encore une fois, je vous prie, Mademoiselle,  
de croire au profond et sympathique respect  
de votre dévoué

Alfred Mauchand

